

*COLLECTION LA COULEUR DU SON*

# SANS NOM

Hélène FERRIÉ

Photographies  
Yves PELOFY  
Mise en page  
Thibaut ROSTAGNAT

Une publication  
de

**L'ACT  
ERIE**  
Revue Littéraire

# Préface

« Une mer qui s'est présentée à elle comme le Nord  
et qu'elle devra s'habituer à regarder comme le Sud ».

*Sans Nom* est l'histoire d'un bouleversement. D'un bouleversement géographique, d'abord. Puis d'un bouleversement existentiel. C'est l'évocation fragmentée des moments de la vie d'une femme chassée par l'Histoire. Et bannie à cause d'une histoire intime effrontément vécue dans une liberté arrachée aux conventions.

La narration est donc à double ressort. Il y a une enquête qui n'apparaît qu'en filigrane et qui consiste à faire resurgir du passé une mémoire parcellaire que le style traduit en énigmes syntaxiques. Et il y a la chair du souvenir, la lumière blanche de l'Algérie décomposée dans cette mémoire prismatique : le bruit des couleurs, la couleur des parfums, le choc des silences, l'amertume des souvenirs.

Derrière cette trame, baissée comme un store sur le passé, il nous semble apercevoir Meursault et le reflet obsédant du soleil plombant, jaillissant sur la lame du couteau.



Seule photo de toi souriante.  
Je ne retrouve pas la plupart, d'autres les trouveront.  
Tu es souriante. Tu arrives ou tu pars. Tu repars. Tu rentres.

« Y penser toujours et n'en parler jamais ».

*Arracher la peau des talons.  
Là on dirait le vent, une tempête même.  
Cette apparition de la Méditerranée.  
Quoi de plus banal qu'un plan de mer.  
Une mer qui s'est présentée à elle comme le Nord  
et qu'elle devra s'habituer à regarder comme le Sud.*

D'une façon très brutale il y a eu une disparition importante.

« Et, à chaque réveil, une folle envie d'y retourner me reprenait. »

Et brusquement tout s'est arrêté.  
Depuis, tu n'as plus été chez toi nulle part.

Maisons à ciel ouvert.  
Portes closes.  
Entrant de force dans les narines et dans la bouche.  
Devant. Tout devant. On croit la côte toute proche. Le vent.

*Un petit poisson un petit oiseau s'aimaient d'amour tendre...*



Tu chantais.  
Tu vas tout perdre.  
La famille ne te répond pas, ne te parle pas.  
Une trouée de lumière.  
*Un petit poisson, un petit oiseau [...]*  
Tu aimais les belles toilettes.  
Tu étais jalouse.  
On regarde en bas pour regarder son amour qui nage.  
Paquebot rouillé renversé sur le flanc, ça grince.  
Appels à la prière. On t'a pris ta parole.  
Tu chantais cette chanson.  
En France, on demande des nouvelles.  
En particulier depuis Marseille.  
On n'a trouvé personne.

Accrochés au mur il y a des plateaux en cuivre ajourés ;  
ce sont les seules traces dans la maison.

Comment savoir. Personne ne répond.

Tu te contentais de donner des bribes d'informations  
lorsque l'on te questionnait.

Après la décolonisation tu es restée. Ton amant t'a  
cachée dans le village kabyle de Bou Saâda.

Bou Saâda se situe à la croisée des grands chemins  
caravaniens du Maghreb

Le personnage attend toujours



*« En collant mon oreille contre les conduits, je  
percevais les bruits, les paroles des familles qui  
vivaient en-dessous ».*

Tu n'avais qu'un désir c'était d'y rester.

Les visions de la demeure. Beaucoup de blanc – Alger la blanche.  
Robe noire colle à la peau.

Passer sous le linge humide.  
Odeur des figuiers, ancienne.

Dans cent ans.

En enlevant progressivement le miroir. On commence  
à comprendre qu'il y a un objet quelque-part.

Les personnages sur la photo Oran-Marseille.  
Combien de fois as-tu fait le voyage ? Mon grand-père venait te  
chercher au port. Il y en a qui portent des culottes courtes avec  
des chaussettes blanches. Ils attendent. C'est l'été. Un marin  
sur le pont, en espadrilles blanches, est accoudé à la rambarde.  
L'eau noire entre le bateau et le quai.

La maison vide. Les palmiers.

Tu pars demain matin et tu ne nous as rien dit.  
Peinture écaillée autour des fenêtres. Applications de stuc  
blanc.

*« Les mêmes yeux trop grands, les mêmes cheveux tristes ».*



*« Un endroit perdu près de la mer. La mer a toujours été présente.*

*J'ai toujours eu besoin de la mer. »*

Photographie n° 01547

Quel bateau ? Le fond gris. Sur la jetée. Pas la même implantation.

S'est tue aussi longtemps que possible.

Peut-on vraiment s'enfuir ?

La pluie délave les insultes.

Traînées de rouille sur les volets.

La lumière de fin de journée rase la façade, fait traîner les ombres des balcons, des volets ouverts.

Ce blanc.

Tu n'aimes pas qu'on te regarde.

On colmate les fenêtres.

Moi aussi, j'ai vécu dans un autre pays.

*« Je ne l'ai pas bien connue, une silhouette qui passait ».*

Enfant sage, près du danger.

On voit les indications pour le niveau du lait. Elle a dû courir.

*« Elle sait qu'elle n'a pas ce passé avec ces meubles anciens, avec ces propriétés dans l'Anjou. »*

Reste une maison, éclairée.

La mer est sale.

Caresse les murs.

Rase les murs reblanchis.

Soleil.

S'en protéger. Derrière la grille.

L'enfant s'enfonce dans les reflets.

Ça sent la mer.

J'apprends mon histoire dans les livres.

Les gravats sont tassés.

Esplanade éblouissante.

Qui était cet homme sur le bateau ?

Hier il jouait au cerf-volant.



Nous avons une maison où habiter.

Le ferry passe en grondant.

Glisse dans l'eau noire.

Musique de la radio sort des maisons.

En face, les lueurs.

Elle se tait, penche la tête.

J'ai sauté par la fenêtre.

Et puis nous avons marché. C'était l'automne alors ils s'embourbaient. Il n'est pas revenu. Immobile pendant des heures.

Dans la couche d'argile.

Dans la famille, on n'arrivait pas à faire la part des choses.

On commence par une scène d'absence.

On n'a trouvé personne.

Une mort précoce qui fragilisa l'héritage.

Il y a le problème de cette enfant – quel être de chair et de sang fut-elle ?

Elle est l'étrangère.

Elle a les cheveux très noirs.

Il a pour elle une immense affection et il ne veut en rien la blesser.

On n'a pas tant à faire à des victimes qu'à des disparus. De cette jeune fille qui avait tout pour elle.

On ne peut pas comprendre pourquoi elle a passé sa dernière journée là.

Le meurtre de son amant est peut-être le dernier maillon d'une succession de violences masculines.

La justice ne s'occupait pas d'elle, jetait sur elle un œil un peu dégoûté. Ces cris, qui recommencent toutes les nuits.

C'était une vivante.

Son corps fonctionne. Il est beau, il est intègre. On dirait une vivante. Les bruits du monde pour toi.

La maison sera vendue.



Tu es au fond, en rouge.  
Toujours cet air fermé  
et triste. Tu es rentrée  
en France. Tu as vécu ta  
vieillesse chez mes grands-  
parents.

Tu es née vers 1900, près  
d'Alger, à Aïn Bessem.

*Bou-Saâda*. Code postal, 28200. Kabylie. Population, 125  
573 hab. (2008). Altitude, 461 m. Elle est là, traversant le  
temps. Palmeraie, jardins, eaux vives de l'oued. Les maisons  
ont la même couleur que la montagne. La kasbah date du  
17<sup>ème</sup> siècle.

Bou-Saâda, la fauve. Bou-Saâda qui t'a protégée.

Ton amant t'offre une maison dans la kasbah. Tu l'as très  
peu habitée. Portail entrouvert, les herbes ont poussé.  
Remue l'eau du bout des pieds. Recouverte de chaux. Une  
fontaine dans la cour intérieure. Le carrelage frais sous les  
pieds nus. Bruit de clef.

Puis, derrière cette grande tâche de  
l'oasis, le désert encore, à l'infini. La ville  
descend en pente jusqu'aux jardins. Les  
palmiers abritent des arbres fruitiers  
: abricotiers, figuiers, et des vignes.  
Les montagnes, dont les sommets sont  
rouges. La mosquée avec ses nombreux  
dômes.

Le moulin Ferrero : une petite cascade et  
un petit lac. On vient s'y rafraîchir.

Dans les rues on ne voit personne, on n'entend rien.  
Ils sont sur les toits. Elle a vendu les bijoux. Le regard  
d'un chien.

On traverse ces villes le plus vite possible.

L'amant l'a cachée lors de la décolonisation. Mains  
nerveuses et sombres.

Les autres, dans les villes, ont des sacs, ils  
se rassemblent dans les rues en direction de  
l'embarcadère. Sur le point d'emprunter le pont.

C'est Noël, Mon grand-père a construit une crèche, comme un chalet.

Et il a construit le chalet lui-même.

Peut-être aidé par son père.

Mon grand-père m'a dit le seul regret de sa vie, ne jamais avoir vu l'Algérie.

Il m'a dit : les paysages de Kabylie ressemblent aux paysages des Pyrénées, chez nous.

Le chalet sera vendu.



Debout.  
 Vert fluorescent.  
 Doré le soir.  
 Des fumerolles s'échappent.  
 Pas d'autres bruits que les bruits des hiboux et des loups.  
 Odeur de neige, feux de bois, corbeaux.

Elle voit les façades blanches s'éloigner.  
 Rester, accrochée à la porte, à s'en casser les poignets,  
 accrochée à la porte.  
 Un bateau tout au fond.  
 Ciel chargé à mi-hauteur.  
 Soleil sur façade.  
 Ta voix a changé.  
 Reconnaître un visage.  
 Souvenir de la table face à la mer.  
 La mer jusqu'aux pieds de la table.  
 Préservée et surveillée jusqu'à la fin.  
 Elle ne demande pas à être sauvée.

Ventre rempli d'eau.  
 Au loin les sirènes.  
 Les balançoires hors d'usage sont enroulées aux branches.

Du sable noir.  
 Une main étrangère.  
 Tu avais préparé un bagage léger, au cas où.

Les hirondelles envahissent les maisons vides.  
 La chaleur monte.

Les gens de Bou Saadah marchent pieds nus.  
 Courent dans le sable.



Là où tu es née.  
 L'air qui vient du large.  
 Les façades blanches s'éloignent.  
 Vendu les bijoux, la croix d'Agadès.

Tu es toujours assise sur le bord des fauteuils  
 ou sur les accoudoirs.